

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Cinq nouvelles

Jean-Paul Beaumier

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1985). Cinq nouvelles. *Liberté*, 27(6), 35–49.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JEAN-PAUL BEAUMIER

Cinq nouvelles

LUNDI MATIN

Debout, une valise noire portant l'insigne de son ministère à sa droite comme tant d'autres autour de lui, Léon Tremblay attend la rame de métro qui l'emmènera à son bureau. En d'autre temps, il aurait pu reconnaître des visages qui, à cette heure du jour, reproduisent habituellement la même expression — ou plutôt la même absence d'expression —, de surcroît un lundi matin. L'ère des reconnaissances tacites est aujourd'hui révolue. C'est le prix, pense parfois Léon, qu'il nous a fallu payer pour la rapidité et l'efficacité des transports en commun.

Un bruit assourdissant, qui n'est pas sans rappeler à Léon le sifflement incompréhensible dans les cages d'escalier de l'immeuble où il travaille, se fait bientôt entendre. Aussitôt, dans un mouvement d'une quasi parfaite synchronie, des dizaines de valises noires se soulèvent lentement du sol. Indistinctement, de petits groupes se forment le long du quai à égale distance les uns des autres. Le grincement familier des roues qui s'immobilisent fixe les regards sur les portes qui permettent l'enchaînement du mouvement collectif en s'entrouvant. Les places libres disparaissent avant même que le signal sonore qui précède la fermeture des portes ne se fasse entendre, tandis que s'opère au même moment le transfert des valises de la main droite à la main gauche, quelquefois l'inverse, les droites cherchant simulta-

nément à s'agripper à quelque chose. Aujourd'hui Léon Tremblay a de la chance: il a une place assise au bord d'une fenêtre.

La mallette noire posée sur ses genoux, la poignée tournée vers lui de façon à ce qu'il puisse l'ouvrir sans avoir à la déplacer à nouveau durant le trajet, Léon regarda fixement devant lui au moment où le wagon s'ébranle avant de s'engouffrer dans le tunnel noir. Il se demande aussitôt pourquoi il tient tant à avoir un siège au bord d'une fenêtre puisqu'il n'y a rien à voir entre les arrêts. Cela lui permet toutefois d'observer les gens discrètement en épiant leurs reflets. Il arrive cependant, comme ce matin, que quelqu'un d'autre ait la même idée que lui et Léon doit alors se résigner à faire comme la majorité des autres passagers: se plonger dans un journal ou un livre en essayant de rattacher les lettres les unes aux autres pour en extirper un certain sens.

Malheureusement pour Léon, sa mallette ne contient aujourd'hui qu'un revue pornographique qu'il ne tient pas à exhiber à la vue de tous, et un sac en papier brun dans lequel se trouve son repas du midi. Pris de court, voulant à tout prix se soustraire au regard de la jeune femme qui ne le quitte maintenant plus des yeux, Léon Tremblay n'a d'autre choix que d'attaquer à belles dents un sandwich au jambon.

À l'arrêt suivant, Léon se demande s'il ne devrait pas en profiter pour descendre et attendre le prochain wagon. Mais avant qu'il n'ait le temps de s'essuyer les mains sur lesquelles de minces filets de moutarde de Dijon se répandent, d'autres mains sont venues s'agripper au poteau métallique dans l'allée et le wagon s'élançe à nouveau dans le noir. Un regard rapide à la fenêtre lui renvoie un léger sourire. Léon se retourne brusquement et personne ne semble s'étonner de le voir attaquer un morceau de gâteau au chocolat à huit heures un lundi matin.

Comble de malchance, il a oublié de prendre une serviette de table. En fait ce n'est pas un oubli puisqu'il en a toujours dans le tiroir de droite de son bureau. Comment aurait-il pu prévoir qu'il en aurait

un jour besoin dans le métro? Léon fulmine de rage contre son manque de prévoyance tandis que s'in-crustent sur sa chemise blanche les taches de moutarde et de chocolat. Recroquevillé contre la fenêtre, Léon ne pense plus qu'à une chose: un café bien chaud pour l'aider à se remettre.

Une sensation de vive brûlure fait sursauter Léon et son front se heurte violemment contre la fenêtre. Ce n'est qu'en sentant la mallette noire posée sur ses genoux que le déclic se fait dans son esprit. On a bel et bien renversé un café sur lui et une jeune femme, dont il ne peut supporter le regard, se confond en excuses à côté de lui. Tout autour, les gens les regardent en souriant, ce qui est plutôt inhabituel dans un métro le lundi matin.

OBLITÉRÉ

Je traverse en ce moment un état de latence qui me rappelle ma dernière convalescence. Six mois immobilisé par ce qu'on m'a alors dit être un virus. Les médecins y recourent toujours lorsqu'ils ne peuvent identifier le mal qui vous afflige. Je sentais bien qu'ils prononçaient le mot virus devant moi de la même façon qu'ils me prescrivait un tranquillisant quelques instants plus tard. Certains mots ont un pouvoir soporifique non négligeable. Leur effet, bien que momentané, est réel. Très rapidement toutefois, mon esprit ne se trouvait plus apaisé en entendant ce mot devenu vide de sens et l'inquiétude me regagnait.

Je ne t'écris cependant pas pour te raconter mes déboires avec la médecine. En fait, je ne sais plus trop pourquoi je t'écris. Peut-être tout simplement parce que j'ai quelques heures à tuer. Il y a si longtemps que je ne t'ai pas écrit et je ne sais plus par où commencer. Y a-t-il vraiment un début et une fin aux états de latence que nous traversons?

Je me suis arrêté d'écrire un long moment, cédant à la rêverie qu'entraîne inévitablement le roulis du train. Bien qu'il me rapproche de la conférence qu'il

me faudra donner dans quelques heures, son mouvement m'en éloigne. J'essayais de sonder le sentiment d'inertie qui m'habite depuis quelques mois lorsque le paysage s'est soudainement immobilisé. J'ai dû poursuivre ma rêverie quelques instants car je n'ai senti aucun arrêt, seulement cette immobilité soudaine.

D'où je suis, je ne peux pas voir ce qui obstrue la voie. Je suis le seul passager dans mon compartiment et le contrôleur n'est pas là pour me renseigner. Me voilà réduit à échafauder mes propres hypothèses. J'élimine tout de suite un éventuel passage à niveau, je sais qu'il n'y en a pas. Un accident alors? Non, j'aurais inmanquablement senti le train s'arrêter brusquement. Et il n'a pas neigé depuis plusieurs jours, il faut donc également exclure la possibilité que la voie soit enneigée. Une avarie peut-être?

Devant moi la lettre à écrire. Une lettre qui n'est encore destinée à personne, qui manifestement ne poursuit aucun but précis. Après tout, il ne s'agit peut-être pas d'une lettre; simplement des mots jetés sur une feuille blanche, comme ces rails qui semblent en ce moment abolir l'idée même d'une destination. Comme tant d'autres je la brûlerai à mon retour, remettant une fois de plus en cause ma participation à ces conférences. Y a-t-il toujours un but à poursuivre? Ce train présentement immobilisé m'incite plutôt à croire le contraire.

Et s'il n'y avait aucune avarie? Peut-être ai-je tiré sur la sonnette d'alarme sans m'en rendre compte? Un malaise fait parfois poser des gestes que l'on oublie aussitôt. Impossible de me rappeler si j'ai ou non actionné la sonnette qui retient maintenant mon regard. Ni quelle était la cause de mon indisposition subite. Je regarde par la fenêtre et je constate à nouveau que plus rien ne bouge, sans comprendre. Et je ne sais plus ce qu'il faut faire pour rompre cette immobilité.

Par le passé, lorsque de tels événements survenaient, j'avais l'habitude de me plonger aussitôt dans la lecture des journaux et des revues qui me tombaient sous la main, parfois même d'écrire une lettre.

Mais même ces fuites se révèlent en ce moment inefficaces à recréer le mouvement. Mes yeux contournent les lettres de la même façon qu'il m'arrive de faire les cent pas. Sens et destination m'échappent, comme la raison (si raison il y a) de l'immobilité présente.

Sur mes genoux repose la lettre inachevée. Je dirige à nouveau mon regard vers la vitre et, dans un effort pour vaincre les reflets linéaires, je ne parviens qu'à affronter une autre linéarité: l'horizon semble avoir atteint son but, comme la flèche sa cible. Et il s'en faut de peu que je ne résiste à l'envie de retirer une telle flèche: qui sait ce qui jaillirait de l'ouverture laissée béante?

P.S. Le train vient de repartir. Je n'ai donc plus à m'en faire, je serai à l'heure pour donner ma conférence. Mes notes posées devant moi, cherchant encore à contenir le roulis du train, je lèverai les yeux vers le fond de la salle avant d'entendre ma voix, avec ce léger retard que je n'aurai pas su combler.

UN AUTRE

Je n'avais pas remis les pieds dans cette ville depuis notre séparation. Il m'était bien arrivé de la traverser en voiture, sans m'y arrêter toutefois. Et à chaque fois j'avais l'impression de circuler dans une ville fantôme tant les souvenirs qui surgissaient de ma mémoire semblaient plus réels que la ville même. Pour la première fois depuis cinq ans, j'étais à même de confronter l'image à la réalité; et j'étais étonné, stupéfait même, de constater à quel point rien n'avait changé. L'aspect extérieur de la ville avait été passablement modifié (une voie rapide enjambait maintenant le centre-ville de telle sorte qu'il m'arrivait plus souvent de «survoler» mon passé que de m'y attarder), mais l'essence, le tissu même de la ville n'avaient en rien changé.

«Vous avez choisi?»

Absorbé que j'étais par ma lettre, je n'ai pas en-

tendu le garçon venir. A peine ai-je entendu sa question mais en le voyant ainsi planté devant moi, carnet et stylo en main, j'ai commandé une bière et un sandwich au jambon. Davantage pour terminer la phrase que je venais de commencer que pour apaiser ma faim cependant. J'avais deux heures à tuer avant de reprendre l'autobus et ce petit café, à deux pas du terminus, m'est apparu l'endroit tout désigné pour écrire à L. en attendant le prochain départ.

Je venais de relire ce que j'avais écrit. Je cherchais à cerner le sentiment que j'éprouvais à me retrouver seul dans cette ville pour la première fois depuis ma séparation avec L. Je voulais surtout éviter de me justifier à nouveau à ses yeux et simplement lui dire ce que je ressentais en ce moment, lui dire à quel point elle me manquait parfois.

J'allais poursuivre quand je l'ai aperçue dans le fond du café. En fait je ne distinguais qu'une silhouette, l'épaule gauche appuyée contre le mur, les jambes entrecroisées et légèrement fléchies vers l'avant, la main droite relevée à la hauteur de l'oreille. Bien que je n'apercevais ni le récepteur ni l'appareil d'où j'étais, son attitude trahissait une conversation téléphonique. Et à son tour cette silhouette trahissait L. car plus je regardais dans sa direction, plus j'étais persuadé qu'il s'agissait bien d'elle.

Elle venait de raccrocher le récepteur et se dirigeait maintenant vers moi, enfin vers cette table non loin de la mienne où étaient posés un verre pratiquement vide, un briquet translucide et un paquet de cigarettes extra-douces (L. aussi fumait des extra-douces). Je ne pouvais m'empêcher de la regarder, de la suivre des yeux tant sa ressemblance avec L. était frappante. Et je n'attendais qu'un signe de sa part pour croire qu'il s'agissait bien d'une heureuse coïncidence plutôt que d'une étonnante ressemblance. Il faudrait pour cela, pensais-je en cherchant une façon d'attirer son attention, qu'elle regarde dans ma direction, qu'à son tour elle m'aperçoive et s'exclame: «Pierre! C'est bien toi Pierre? Pour l'amour du ciel veux-tu bien me dire ce que tu fais ici?»

Le garçon venait de déposer une bière et un sandwich au jambon devant moi. Par habitude, j'ai soulevé la tranche de pain du dessus pour en inspecter le contenu: il n'y avait pas de beurre et j'ai souri. J'ai souri parce que L. n'en mettait jamais dans les sandwiches et cela avait le don de m'exaspérer. J'ai alors eu envie de lui crier: «Tu as vu? Ils ne mettent pas de beurre dans leurs sandwiches».

Les yeux rivés sur son verre pratiquement vide, je me demandais à quoi elle pouvait bien penser. Probablement à la conversation qu'elle venait d'avoir au téléphone et qui semblait l'avoir laissée bien songeuse, triste même. J'ai pensé à un rendez-vous manqué, à une rupture... Avec qui? Je constatais subitement à quel point je ne savais plus rien de sa vie. Que j'étais le seul responsable de ce silence, de cette distance absurde qui nous séparaient puisque je n'avais répondu à aucune de ses lettres. Aujourd'hui je pouvais me l'avouer: j'avais craint, comme je craignais toujours, de l'aimer encore et d'être incapable de le lui dire.

Elle n'avait pratiquement pas changé. Paraissait-elle plus triste, plus mystérieuse aussi, mais rien dans sa coiffure, dans son habillement (il me semblait reconnaître la robe qu'elle portait) n'ajoutait à la distance qui s'était établie entre nous. Les événements plus que les années elles-mêmes avaient légèrement modifié ses gestes, sa façon de regarder ainsi dans le vide. Cela me rassurait de la désirer à nouveau, comme si cela avait suffi à abolir la distance qui nous séparait, à effacer tout ce qui n'émanait pas de ce désir.

Il me fallait maintenant faire vite. L. risquait à tout moment de partir et tout serait alors irrémédiablement perdu, peut-être même à jamais. Je me suis levé et, tranquillement mais sans hésiter, je me suis dirigé vers elle. M'a-t-elle souri la première ou est-ce moi qui ai souri quand nos regards se sont enfin croisés? Peu importe. J'étais devant L. et j'avais peine à y croire.

«Roger! C'est bien toi Roger? Pour l'amour du ciel...»

DIX-NEUF HEURES

J'attendais que les derniers étudiants m'aient remis leurs travaux de fin de session pour quitter le collège. Le congé de Noël débutait le mercredi suivant et je m'étais promis de terminer mes corrections pour le mardi. Je ne tenais surtout pas à répéter l'expérience de l'année précédente: passer tout le temps des vacances le nez plongé dans des copies d'étudiants. Aussi, sitôt les derniers travaux remis, je me suis empressé d'enfiler mon manteau et de mettre la clé dans la porte de mon bureau avant qu'un étudiant, ou pire un collègue, ne me retienne plus longtemps.

Il neigeait depuis le matin et j'ai d'abord dû déneiger ma voiture avant d'affronter la circulation du vendredi soir, l'inévitable ruée vers les centres commerciaux une semaine avant Noël.

Une fois installé au volant de ma Renault 12, il m'a encore fallu patienter quelques instants, le temps que mon pare-brise soit suffisamment dégivré pour me permettre d'y voir quelque chose. Je me suis allumé une cigarette en m'enfonçant confortablement dans la banquette. A la radio les sempiternels cantiques de Noël se succédaient, mais je ne pensais plus qu'à la plage déserte et à la mer que j'allais bientôt retrouver. Fuir cette période de l'année m'était devenu vital si je voulais passer à travers la session d'hiver.

En me redressant pour éteindre ma cigarette j'ai aperçu, à travers mon pare-brise à demi désempu, mes collègues réunis pour l'invariable dégustation de vins et fromages de fin de session. Ils discutaient entre eux, calmement, posément, avec une absence d'enthousiasme à peine dissimulée. J'ai parfois peine à croire que j'enseigne dans ce collège depuis bientôt dix ans.

Je les regardais et je ne pouvais m'empêcher de penser à Guillaume en me demandant ce qu'il advenait de lui depuis qu'il avait remis sa démission. Tout ce que je savais, c'est qu'il était quelque part à l'autre

bout du monde. Les seules nouvelles que j'avais eues de lui se résumaient à quelques mots griffonnés à l'endos d'une carte postale: *En voyage pour un temps indéterminé. Destination inconnue. Guillaume.*

En retrait, au fond de la salle, je distinguais les silhouettes de Louise et Robert. Guillaume devait aussi leur manquer ai-je pensé en actionnant mon levier de vitesse en marche arrière.

Arrivé chez moi, je me suis versé un scotch et je me suis écrasé dans mon fauteuil préféré face à la fenêtre du salon. Je regardais la neige tomber et je repensais à d'autres fins de session lorsque Louise, Robert, Guillaume et moi nous nous retrouvions pour prendre un verre. Quand le simple fait de se retrouver tous les quatre était toujours l'occasion d'ouvrir une bonne bouteille. Et puis un jour de fin de session, Guillaume nous a lancé cette phrase de Cortázar: «... face aux rêves aussi on peut être lâche et malhonnête...» Plus rien n'a été pareil par la suite. J'ai vidé mon scotch d'un trait.

Je venais d'attaquer la première copie quand la sonnerie du téléphone a retenti dans l'appartement. J'ai d'abord pensé ne pas répondre, mais il se pouvait aussi que ce soit Louise (elle m'avait laissé une note sur mon bureau pour me dire qu'elle voulait me voir avant mon départ), et je me suis dépêché d'aller répondre. Et puis je n'avais nullement la tête à corriger des travaux et je voulais aussi voir Louise avant le congé de Noël. Il me semblait de plus en plus important de clarifier certaines choses entre nous.

A ma grande surprise, j'ai reconnu la voix de Guillaume à l'autre bout du fil. Il était rentré de voyage depuis un peu plus d'une semaine et il m'invitait à aller prendre une bière chez lui. J'ai accepté son invitation avec joie et j'avais déjà hâte de l'entendre raconter ses péripéties de voyage. Louise et Robert viendraient nous rejoindre un peu plus tard. J'ai dit à Guillaume que je serais chez lui dans moins d'une heure et j'ai raccroché (nos conversations téléphoniques ont toujours été expéditives). En sortant de chez moi, j'ai entendu l'horloge sonner dix-neuf heures.

Rendu dans le quartier où habite Guillaume, j'ai hésité quelques instants avant de m'engager dans ce dédale de sens uniques. Habituait-il toujours le même immeuble? Evidemment me suis-je aussitôt dit, sinon il m'aurait avisé du contraire. Les rues m'étaient familières et en même temps j'avais l'impression d'y circuler pour la première fois. J'ai garé ma voiture le plus près possible de chez Guillaume et j'ai fait le reste du chemin à pied.

J'avais d'abord dû passer tout droit sans m'en rendre compte (les façades des immeubles se ressemblent à s'y méprendre dans ce quartier), car les numéros inscrits sur les portes me semblaient beaucoup trop élevés. Je dis «me semblaient» parce que je ne me souvenais pas du numéro exact. Je suis revenu sur mes pas tout en essayant de me le rappeler. Je me souvenais seulement que c'était un numéro facile à retenir, qu'il n'y avait que trois chiffres dont l'un se répétait deux et peut-être même trois fois. Quelque chose comme 949, ou 494, ou 999, ou 444, à moins que ce ne soit 434.

Je suis repassé deux fois devant ma voiture. J'avais les pieds et les mains gelés et je commençais à fulminer contre mes périodiques trous de mémoire. Je m'étais visiblement trompé de rue.

J'ai arpenté les deux rues plus basses et les trois plus hautes. Aucune des portes ne semblait correspondre à celle que je cherchais. Je suis revenu devant le 444 de la première rue et j'ai décidé d'en avoir le cœur net: j'ai sonné. Aucune réponse. Bien que subsistait un doute dans mon esprit, la porte d'entrée ressemblait trop à celle dont j'avais maintes fois franchi le seuil pour que j'en reste là. J'ai ouvert la porte du 444 — qui devait donner sur un vestibule sombre et mal chauffé — non sans hésiter une dernière fois. J'ai aussitôt reculé vers la rue en retenant mon souffle: un chat, ou un chien, venait de me passer entre les pattes à la vitesse de l'éclair.

Il était pratiquement vingt-et-une heures quand je me suis décidé à entrer dans une petite cordonnerie pour téléphoner. Le propriétaire se préparait à fermer

mais, me prenant sans doute pour un client, il a bien voulu me laisser entrer. Manifestement ennuyé par ma demande, il m'a néanmoins désigné du regard l'endroit où était le téléphone. J'ai décroché le récepteur mais au moment de composer le numéro, mon index est demeuré suspendu dans le vide: impossible de me rappeler le numéro de téléphone de Guillaume et il n'y avait aucun annuaire en vue. Pour ne pas éveiller davantage les soupçons de l'homme qui me surveillait du coin de l'œil, j'ai composé mon propre numéro. J'ai laissé sonner quelques coups et, me tournant vers l'homme, j'ai raccroché en disant «Ça ne répond pas». Je l'ai ensuite remercié et je suis sorti. Un bruit de loquet qu'on s'empresse de tirer m'a aussitôt replongé dans la nuit glaciale de cette fin décembre.

J'étais retourné à ma voiture et je fumais cigarette sur cigarette tout en essayant de me réchauffer. Je ne cessais de jongler avec des chiffres: 434 ou 444? 522 1234 ou 1324? 4312 ou 1423? 525 ou 522? Il ne me restait plus qu'une seule chose à faire: appeler Louise — en espérant qu'elle soit chez elle — et lui demander le numéro de téléphone ou l'adresse de Guillaume.

J'ai raccroché sans pouvoir dire quoi que ce soit. Louise avait reçu un télégramme deux heures plus tôt. Guillaume s'était suicidé la veille, vraisemblablement vers dix-neuf heures.

LE RENDEZ-VOUS

Comment mes pas m'avaient-ils conduit là? Je n'en avais pas la moindre idée. Ou plutôt je feignais de me souvenir, d'ignorer les événements des dernières semaines. Je savais que je ne rêvais pas, mais j'adoptais cette attitude propre au rêveur qui consiste à vouloir chasser certaines images persistantes, dérangeantes une fois éveillé.

J'étais sorti prendre l'air comme il m'arrive souvent de le faire en fin de soirée. Le temps était anormalement doux pour la saison et une légère brume s'élevait de la chaussée. Rarement avait-on vu autant

pleuvoir en février et le contraste subit de température amplifiait en moi le sentiment de confusion qui me poursuivait depuis quelques jours. De tels bouleversements climatiques, pensais-je tout en marchant, ne laissent présager rien de bon pour les semaines à venir.

J'ai toujours aimé me promener à cette heure du jour où les rues sont pratiquement désertes. Tout en marchant, je laisse mon regard glisser d'une façade de maison à une autre, observer les ombres qui vont et viennent derrière les fenêtres et il me plaît d'imaginer le genre de vie qui s'y déroule à l'intérieur. Cela me fascine de penser qu'il y a peut-être autant de modes, de rythmes de vie qu'il y a de maisons. Comme il se peut également qu'il n'y en ait qu'un seul qui se répète invariablement de l'une à l'autre. Aussi, lorsque mon regard peut furtivement s'infiltrer à travers l'une de ces fenêtres, il m'est difficile de l'en empêcher. Je suppose que j'ai un côté voyeur avec lequel il me faut composer.

Ce soir-là, en sortant de chez moi, je me suis dirigé presque instinctivement vers le boulevard qui délimite le quartier où j'habite de celui où je fais mes promenades nocturnes. J'ai toujours préféré flâner dans un quartier où personne ne me connaît, où personne ne peut accoler un nom à ma silhouette solitaire. C'est là ma façon, très illusoire je dois l'admettre, de me mettre à l'abri des commérages et des ragots. Je savais que l'ancien locataire avait eu à en souffrir et je ne tenais pas à devenir la nouvelle cible des bonnes âmes du quartier. Non que je mène une vie qui pourrait porter au scandale (ma concierge vous le confirmera), mais de nos jours le promeneur nocturne devient rapidement un éventuel suspect lorsque la télévision ne suffit pas à meubler les trop longues soirées d'hiver. Et de suspect éventuel à suspect virtuel, il n'y a souvent qu'un imperceptible froissement de rideau suivi d'un appel téléphonique à la police qui vous attend tranquillement au prochain coin de rue. Voilà ce que m'ont appris mes marches de santé.

J'avais dû marcher plus longuement que d'habitude car le secteur où je me trouvais m'était complètement inconnu. La brume s'épaississait peu à peu et tout me paraissait calme et paisible. Je profitais pleinement de cette accalmie climatique et de la tranquillité qui contrastait avec les bruits de circulation continuels du boulevard près duquel j'habite. A mesure que j'avançais, je me sentais enveloppé d'un curieux sentiment de bien-être que je ne cherchais pas à m'expliquer. Ma journée au bureau avait été sans incident et je m'efforçais de l'oublier en m'enfonçant plus avant dans ce quartier où je me promettais déjà de revenir.

J'errais tranquillement depuis environ une heure, peut-être un peu plus, quand j'ai entrevu un faisceau lumineux qui s'échappait d'une maison. Cela m'a frappé parce qu'autour toutes les autres maisons baignaient dans une obscurité quasi complète. A mesure que je m'en approchais, je sentais un léger malaise prendre forme. Cette maison éveillait en moi un souvenir, quelque chose que j'avais déjà vue ou vécue dans un passé récent. Et plus je cherchais à me rappeler, plus s'intensifiait en moi cette impression trouble.

A quelque cent mètres de sa façade, la maison m'a semblé surgir du brouillard comme une voiture jaillit de la nuit tous phares allumés. Elle se profilait devant moi avec une telle précision que je n'étais pas loin de douter de mes sens. Les moindres détails m'étaient aussi familiers que si j'en avais été l'architecte, que si j'y avais habité depuis toujours. Pourtant, je me revoyais marcher dans une autre rue, m'arrêter devant une maison semblable à celle-ci qui portait, je me souviens maintenant, le numéro 1538, où elle m'avait donné rendez-vous.

J'apercevais maintenant la porte d'entrée, identique à cette autre porte que j'avais entrouverte dans mon rêve. Je me suis arrêté devant l'allée, indifférent au fait que les voisins puissent s'interroger, s'inquiéter même de ma présence en ces lieux à une heure aussi tardive. Retenu par les filets de lumière qui

s'échappaient des fenêtres, j'essayais de saisir les fragments de vie qui se déployaient à l'intérieur de ces murs. Je m'efforçais de retracer la source lumineuse pour mieux découvrir ce qui m'avait échappé au réveil, pour enfin apercevoir cette femme dont j'ignorais tout.

Chaque faisceau lumineux me parvenait, m'atteignait avec une intensité différente, un nom différent: vestibule, salon, salle à manger, chambre à coucher... sans oublier la sonnette extérieure dont on avait peut-être changé l'ampoule la veille pour mieux me confondre. J'avais l'impression que toutes les lumières étaient braquées sur moi et que de l'intérieur on m'épiait. J'ai alors cherché à me soustraire à cette emprise aussi soudaine qu'inexplicable, mais on aurait dit que les rayons lumineux m'en empêchaient, qu'ils m'avaient encerclé et paralysé. Jusqu'aux lumières de rue qui m'interdisaient toute fuite.

Avant même d'être conscient d'avoir franchi la distance qui me séparait de la porte d'entrée, j'étais devant son seuil. A hauteur des yeux, quatre chiffres s'alignaient: 1, 5, 3, 8. J'ai cru défaillir mais une question, plus impérieuse que toutes celles que j'avais pu me poser au cours des dernières minutes, occupait en entier mon esprit: avais-je ou non appuyé sur la sonnette? Mes yeux étaient rivés sur le faible rayon de lumière qui émanait de la sonnette, cependant que mon esprit se refusait à formuler toute réponse. J'étais soudainement incapable de remonter le cours de mes pensées, de revoir les gestes que j'avais — ou n'avais pas — posés.

Qu'allais-je dire lorsqu'enfin la porte s'entrouvrirait? Les sons s'organiseraient-ils en mots et les mots en phrases intelligibles? J'avais plutôt le sentiment qu'aucun son ne se rendrait jusqu'aux lèvres, que ces dernières deviendraient aussi pétrifiées que je l'étais en ce moment. Cette situation me devenait de plus en plus intenable, cauchemardesque même. J'ai cru un moment que j'allais me réveiller, me retrouver bien au chaud dans mon lit. J'allumerais la lumière et je fumerais une cigarette, le temps que ces images ab-

surdes lâchent prise, que ce mauvais rêve se dissipe. Mais non, les faisceaux de lumière refusaient d'abolir la réalité.

Afin de surmonter mon angoisse, j'essayais en dernier recours de deviner *qui* viendrait m'ouvrir. Plus je remontais à la source du rêve — quelqu'un avait bien dû me répondre la première fois —, plus les images semblaient se dissoudre. Je n'osais plus détourner les yeux de la sonnette — l'aurais-je pu? — de crainte d'apercevoir une silhouette par l'une des fenêtres, une ombre à laquelle il me faudrait par la suite faire face. Mais il se pouvait aussi que ce soit elle qui vienne m'ouvrir. Je verrais alors l'étonnement du moment faire place au trouble sur son visage. Peut-être alors parviendrais-je à parler, à lui dire simplement «Bonsoir», heureux qu'il ne s'agisse pas d'un rêve...

Les lumières se sont éteintes comme par enchantement. N'est demeurée allumée que l'ampoule témoin de la sonnette, comme une réponse à mes questions. En descendant les marches du perron, je me suis aperçu qu'il n'y avait pas de voiture dans l'entrée. Je me suis tranquillement éloigné, retenant difficilement un rire spasmodique en pensant à ces appareils qui contrôlent toutes les lumières d'une maison par un simple signal horaire. Non pas toutes, mais presque.